

Olivier Larizza

Le Rhin à la source de
Frankenstein

Andersen
Paris

Avertissement

Ce que l'on va lire ici constitue, à bien des égards et en toute modestie, un scoop mondial. En raison de la primeur de certaines découvertes exposées dans cette étude démarrée en 2017, je m'apprêtais à en publier le plus rapidement possible la première mouture finalisée, qui datait d'octobre 2019. Mais l'irruption de la pandémie en février-mars 2020 en décida autrement. Elle tempéra mes ardeurs et relégua Mary Shelley au second plan de mes préoccupations pendant deux ans. Puis 2023 s'avéra être une autre année blanche pour des raisons plus personnelles. Si aujourd'hui je me repens de cette trop longue latence – ce livre aurait dû paraître plus tôt! – force est de constater qu'elle servit de jachère grâce à laquelle il gagna encore en profondeur, en ampleur et en détail. Ce recul et la reprise qui s'ensuivit m'inclinèrent en effet à affiner certaines investigations que j'avais au préalable estimées closes. Je retournai en 2024 à plusieurs points névralgiques de l'enquête de terrain que j'avais menée à cheval sur trois pays (Suisse, Allemagne, Alsace) et brassai de nouvelles archives (britanniques et germaniques) délaissées ou inaperçues jusqu'ici – il s'agissait quand même de remonter deux siècles sans la formidable invention de H. G. Wells! Actualisation et harmonisation obligent, je remis cent fois l'ouvrage sur le métier, ce qui rallongea d'autant sa finition. Mais le bloc le plus massif perdurait dans sa coulée d'origine. Par conséquent je prie le lecteur (en particulier le lecteur spécialiste) de bien vouloir garder à l'esprit que si des passages significatifs de ce livre sont récents (2024-2025), les huit ou neuf dixièmes résonnent depuis l'époque plus ancienne (2017-2019) à laquelle ils furent

figés (c'est le cas par exemple de l'intégralité de l'avant-propos intitulé « En amont »). Je n'ai pas non plus, et je m'en excuse, scrupuleusement réévalué ou revisité l'état de l'art depuis cette époque, au risque de tomber dans le piège d'une autre histoire sans fin... La bibliographie sur le Frankenstein de Mary Shelley devenant jour après jour plus vertigineuse, il faut savoir à un moment donné dire stop et – ce qui ne m'est pas facile – faire le deuil à la fois de l'exhaustivité et de la perfection, c'est-à-dire de l'œuvre définitive. Je crois cependant être allé au bout de ma logique et de mon effort, et partant c'est sans rougir que je présente enfin au public exigeant le fruit de mes travaux, dont je puis dire encore en 2025, malgré le retard pris sur leur parution, qu'ils apportent plusieurs révélations monstrueuses sur la source & la genèse de l'un de nos plus grands mythes modernes.

Olivier Larizza
Strasbourg, août 2025

En amont

*M*ary Shelley est entrée dans ma petite vie de chercheur en 2010. C'est en participant à un congrès sur le thème « le créateur et ses figures parentales », organisé à l'Université de Bourgogne les 26 et 27 mars de cette année-là, que je me suis penché pour la première fois et avec passion sur son Frankenstein, sans savoir avec certitude s'il restait un terrain d'étude à défricher, s'il y avait quelque chose de neuf à dire sur la mère d'une œuvre littéraire qui procura à l'humanité l'un de ses rares et grands mythes modernes.

Ces travaux initiaux firent chou blanc : je ne les ai pas publiés. Car chemin faisant, tout en rédigeant un premier article, puis un premier essai – intitulé Mary Shelley et « Frankenstein » ou l'angoisse de la création, qui s'impatiente sagement dans un tiroir depuis 2013 –, j'ai été pris de gros doutes sur des aspects factuels de l'historiographie frankensteinienne. J'ai eu l'intuition, puis me suis assez vite forgé la conviction, que le discours sur cette œuvre avait lui-même subi les distorsions que la mythification inflige à toute création – mythification rimant avec mystification. Mary Shelley (1797-1851) avait tissé l'étoffe de sa propre légende ; les critiques qui lui emboîtèrent le pas contribuèrent pour nombre d'entre eux – et non des moindres – à l'en habiller avec éclat.

Il y avait par conséquent des zones d'ombre à éclaircir, des lièvres à lever, des vérités à rétablir avant de proposer au public un essai de facture plus littéraire, plus stylisée. Je me suis donc astreint à poursuivre ce but. L'ouvrage que voici est la première pierre dans la reconstruction d'une Histoire officielle

qui s'est quelque peu dévoyée. Il découle d'une enquête longue et minutieuse, mais captivante à souhait. Il aboutit à des conclusions surprenantes. Il renouvelle notre compréhension de ce classique de la littérature d'épouvante et d'anticipation (qui dépasse largement ces catégories). Et il espère – vraiment il espère – intéresser au-delà de la seule tour d'ivoire universitaire, malgré sa spirale démonstrative et son appareil de notes copieux, indispensables à la crédibilité du propos. J'ai en tout cas veillé le mieux possible à ce que cette logique d'argumentation et la force de conviction qui l'accompagne, ainsi que mon petit côté encyclopédique, n'altèrent en rien le plaisir de la découverte ni le frisson de l'orpailleur qui trouve sa pépite...

*Voici donc un livre qui prend souvent la doxa à contrepied, de même que notre « tout petit monde » (selon l'expression de David Lodge). Or ce petit monde académique n'accepte pas facilement de voir mettre en cause des postulats qui sont devenus des dogmes ; c'est à cet égard un microcosme relativement conservateur (ce que j'expérimentai dès 2005 avec *Le Reliquat scintillant*¹, essai où je démontais certains mécanismes défectueux de la théorie littéraire). Pour autant, l'une des principales missions de la recherche scientifique n'est-elle pas la quête de vérité : traquer le mythe pour débusquer le réel. Si les preuves que l'on apporte sont suffisantes pour démolir une thèse en vigueur depuis longtemps, alors le chercheur qui les a sous les yeux mais les refuse, n'est plus un chercheur ; il s'exclut de lui-même de la communauté scientifique. Voilà ce que disait en substance le paléontologue Yves Coppens constatant avec honnêteté la défaite de sa théorie sur la localisation du berceau de l'humanité, suite aux découvertes fossiles de son confrère Michel Brunet².*

*A priori incongru, ce petit détour par la paléontologie s'applique aussi bien au cas de Lucy qu'au squelette de la créature inventée par Mary Shelley : des pièces maîtresses qui concernent cette dernière (notamment sa correspondance, son journal personnel, les brouillons résiduels de *Frankenstein*) n'ont été rendues disponibles que récemment. Cela tient en grande partie au fait que le principal héritier de ces manuscrits, le huitième baron d'Abinger (1914-2002), les garda longtemps sous clé. Il n'autorisa leur micro-filmage*

qu'à partir de 1948. Il n'accorda la permission de procéder à une édition du Journal que dans les années soixante-dix. Il n'entreprit de déposer ces archives dans une bibliothèque, en l'occurrence la Bodleian Library de l'Université d'Oxford, qu'à partir de 1974. Et encore fractionna-t-il cet archivage en neuf livraisons, ce qui fit que celui-ci s'étala sur près de vingt années. En 2004 la Bibliothèque bodléienne devint officiellement propriétaire de ces précieux documents après les avoir achetés à prix d'or grâce à une campagne de crowdfunding menée à l'international. Mais elle en restreint toujours l'accès et leur catalogage ne s'acheva qu'en 2010.

Il résulte de tous ces aléas que l'édition finalisée de la correspondance de Mary Shelley ne remonte qu'à la fin des années quatre-vingt³. Il en va de même pour son Journal personnel⁴. Ces éditions sont aussi complètes que possibles – une foultitude de feuillets ayant été perdue. Toute interprétation de Frankenstein qui était antérieure à ces deux publications-piliers courait donc le risque de se fourvoyer. De même, les brouillons du roman qui ont survécu ne sont-ils aisément consultables que depuis leur numérisation et leur mise en ligne sur le site institutionnel The Shelley-Godwin Archive (shelleygodwinarchive.org) lancé en grande pompe à New York lors d'Halloween 2013. Quant à la première édition papier de ces manuscrits en fac-simile, elle ne date que de 1996, et ne parlons pas de son prix dissuasif⁵. Là encore, les chercheurs qui n'auraient pas pris la peine d'examiner ces documents essentiels ou qui n'étaient pas en mesure de le faire – et ils sont légion – s'exposaient à des erreurs voire des bévues herméneutiques.

Un autre élément explique celles-ci : la tendance longtemps persistante à ne pas considérer « Mary Shelley en elle-même et pour elle-même⁶ », comme le déplorait en 1969 Jean de Palacio. Un état de fait qui incombait en partie et assez ironiquement au propre goût de cette Anglaise pour le retrait, à sa modestie malade, à sa réticence à se mettre en avant par la plume. On ne porta donc un intérêt à sa biographie que bien tardivement. Une lacune que répara par exemple Emily Sunstein en 1989 dans un ouvrage qui continue de faire autorité et où elle regrettait qu'en cette période de réévaluation de son œuvre, la femme qui se cache derrière restât encore

*négligée*⁷. L'année d'avant, dans un opuscule qui fait toujours référence en France, Jean-Jacques Lecercle reconnaissait être « pris d'un scrupule » : « J'ai surtout considéré les gestes et opinions des proches de Mary Shelley, plutôt que les siens propres⁸. » Et encore ne le fit-il que trop succinctement. D'une part, parce qu'il baignait dans une époque où la critique littéraire, éprise de formalisme et d'immanence, ne se souciait plus guère ni du contexte de production des œuvres ni des intentions (ou de l'état d'esprit) de leurs auteurs. D'autre part, parce que certains écrits des proches de Mary Shelley n'étaient tout simplement pas accessibles, en particulier la correspondance fort instructive de ses demi-sœurs (Fanny Imlay Godwin, Claire Clairmont) et de son frère par alliance (Charles Clairmont) qui ne sortit qu'en 1995. Si aujourd'hui on prend la peine d'étudier à la loupe ces pièces importantes – ce que trop peu d'exégètes de Frankenstein semblent avoir fait – on s'aperçoit que certaines vérités établies depuis des lustres (la tradition critique ayant commencé de s'échafauder dès le XIX^e siècle) ne tiennent plus la route.

Au fil de mes investigations me sont ainsi apparus cinq leitmotifs problématiques : trois d'ordre génétique, deux d'ordre réceptif ou interprétatif. Mais ils sont si bien ancrés dans la critique shelleyenne qu'ils relèvent de l'évidence et s'apparentent à des axiomes : ils se répètent d'article académique en article académique, de livre savant en livre moins savant, et se vulgarisent via la presse ou l'école et ce qu'on appelle « le milieu culturel ». Il faudrait par conséquent consacrer à chacun de ces leitmotifs un ouvrage comme celui-ci – enfin, plus bref si possible ! Le cœur vaillant je m'y attelle... Sans compter l'essai initial (toujours inédit) sur l'angoisse de la création, cela fera donc à l'arrivée – si Dieu ou diable veut – cinq tomes ou sommes à publier, et même le double si l'on envisage pour chacun(e) une version anglaise. Tâche assez titanesque... Mais de quoi s'agit-il exactement ?

Le premier leitmotiv litigieux concerne l'idée germinale du roman qui, si l'on suit Mary Shelley elle-même, émergea d'un rêve éveillé qu'elle fit en juin 1816 sur les rives du lac Léman, dans la villa Diodati que louait le légendaire Lord Byron. Ce cauchemar est depuis lors devenu l'un des plus célèbres de la littérature britannique (2016 en marqua d'ailleurs la

commémoration du bicentenaire par des colloques, des spectacles, des expositions, notamment à Genève). Or il existe des raisons objectives de mettre en doute la réalité de cette vision onirique séminale et d'un enfantement soudain du monstre.

Le deuxième leitmotiv, qui fait l'objet de ce livre, empiète sur le premier – au point que celui-ci sera amplement abordé ici. Il s'agit de la chronologie, du processus et surtout de la source vive de l'invention romanesque. Si l'été 1816 s'avéra effectivement décisif dans la tournure que prendrait Frankenstein, c'est selon toute vraisemblance deux ans plus tôt, à l'occasion d'un périple sur le Rhin en août-septembre 1814, que naquit le concept de l'œuvre. C'est bien un mythe (le Rhin) qui fit le lit d'un autre (Frankenstein). En le démontrant ici, nous comprendrons pourquoi Mary Shelley le celait et proférait à la place des demi-vérités (ou des demi-mensonges) qui l'arrangeaient.

Le troisième leitmotiv a encore trait à la genèse de Frankenstein qui serait la production à part entière d'une jeune fille de dix-neuf ans et demi – l'âge que Mary avait à l'achèvement du manuscrit – conformément à l'image romantique du génie créateur solitaire, byronien. Or l'autorité (au sens de l'anglais authorship) de Mary Shelley sur ce texte pose largement question et c'est davantage d'une œuvre collaborative qu'il s'agit, d'une composition à quatre mains impliquant son compagnon, l'écrivain et poète Percy Shelley (1792-1822), que d'une fulgurance individuelle. Cela ne retranche rien à la ruse et à l'habileté (au mérite) d'une auteur en herbe qui a su fictionnaliser cette problématique – et les enjeux de lutte de pouvoir symbolique qu'elle soulève – comme pour mieux la conjurer.

Le quatrième leitmotiv touche cette fois-ci à la réception de l'œuvre, voire sa récupération : Frankenstein serait une fable féministe. On comprend aisément que certaines intellectuelles brandissent ce roman comme un étendard : la magistrale réussite d'une représentante du sexe faible, un pied-de-nez au patriarcat de la société georgienne, une transgression majeure. Mary Shelley parvint à se faire une place au soleil dans un monde (littéraire) dominé par les hommes et qui ne faisait pas de quartier à leur moitié. C'est audacieux et cela relève de l'exploit. Mais vivre de sa plume procédait pour

elle d'une nécessité matérielle. Ni sa célèbre fiction (que ce soit sur un plan littéral ou sur un plan figuré) ni ses prises de position (ou plutôt son absence de prise de position et son désengagement de la cause des femmes, qu'elle verbalise dans sa correspondance) ne plaident dans le sens du féminisme. Malgré sa compassion réelle à l'égard de ses congénères, Mary Shelley demeurera jusqu'au bout une citoyenne relativement conservatrice. Pour avant-gardiste et visionnaire qu'il soit par bien des aspects, son Frankenstein ne l'est pas vraiment sur un plan idéologique.

N'instrumentalisons donc pas Mary Shelley. Ne la réduisons pas non plus à une héritière : à la fille de la militante pré-féministe Mary Wollstonecraft (1759-1797) et du penseur pré-anarchiste William Godwin (1756-1836), deux grandes figures du libéralisme anglais qui eurent de la sympathie pour les rebellions populaires au même titre que leur radical de gendre. Le tableau familial est en effet complet pour lire Frankenstein comme une allégorie politique où le monstre symboliserait la Révolution française dans ce qu'elle avait à la fois d'inouï, de fascinant et de terrible (attitude d'attraction-répulsion face à ce bouleversement historique sans précédent survenu à l'étranger). Voilà le cinquième leitmotiv qui fait problème. Cette interprétation du roman comme fable révolutionnaire a acquis depuis longtemps force de loi. Mais là encore, elle procédait au départ d'une récupération. Ne faut-il pas la récuser si elle ne se justifie qu'au prix de contorsions intellectuelles frisant l'élucubration ? Elle ne résistera plus à une analyse rigoureuse et exhaustive de tous les documents que nous avons aujourd'hui à disposition.

On croyait tout savoir sur Frankenstein, l'une des fictions les plus étudiées au monde. Or des éléments factuels basiques, tels que sa date de parution, font encore débat : les uns la situent au 1^{er} janvier 1818, les autres sont partisans du 11 mars suivant. Devant le faisceau d'indices concordants, il faut se rallier aux premiers qui désormais et fort heureusement semblent majoritaires. Certains critiques⁹ panachent les deux dates en vous expliquant qu'il y eut une première mise en vente le jour du Nouvel An, puis – comme le lancement ne se révéla pas à la hauteur des espérances – une re-publication officielle deux mois et demi plus tard ; il n'existe à ma connaissance aucune

preuve de cette possible stratégie éditoriale en deux temps. Considérons donc avec assurance que Frankenstein or the Modern Prometheus (Frankenstein ou le Prométhée moderne) vint au monde le 1^{er} janvier 1818.

Il arriva sous la forme d'une reliure en trois volumes tirés à cinq cents exemplaires par la firme londonienne Lackington & Co (Hughes, Harding, Mavor & Jones) mais sans aucun nom d'auteur sur la couverture ; Mary Shelley brûlait les planches incognito. Métaphore à propos : cinq ans après cette édition princeps, une deuxième édition vit le jour à l'occasion du succès de la première adaptation théâtrale du roman en juillet-août 1823. (C'est William Godwin qui, ayant flairé la bonne affaire, était à la manœuvre avec la maison Whittaker tandis que sa fille rentrait de Turin.) On amenda le texte en effectuant cent vingt-trois corrections ponctuelles, en le reformatant en deux volumes au lieu de trois, et surtout en rendant enfin public le nom de sa génitrice. Une troisième et ultime édition eut lieu du vivant de celle-ci, en 1831. Mary Shelley refondit largement son œuvre pour cette réparation en un seul volume dans la collection à fort tirage « Standard Novels » de Colburn & Bentley, qui calèrent la meilleure date de sortie possible pour un roman d'horreur : le 31 octobre, fête d'Halloween.

De nos jours continuent de circuler en librairie les deux principales versions de Frankenstein : celle (originelle) de 1818 et celle (définitive) de 1831. Elles coexistent dans le circuit commercial même si les éditeurs préfèrent généralement avoir recours à la dernière avalisée par l'autrice. Dans cet essai je renverrai tantôt à l'une tantôt à l'autre selon les besoins de la démonstration ou de l'illustration, et j'utiliserai pour cela deux éditions références¹⁰. Je précise également que, sauf mention contraire, toutes les citations en langue anglaise auront été traduites par mes soins, en particulier et sans exception tout ce qui est de la plume de Mary Shelley elle-même. Car l'essentiel de ses écrits demeure inédit en français ; et s'il y a sur le marché hexagonal des traductions de Frankenstein de fort belle tenue, aucune ne m'est apparue optimale. J'indiquerai à chaque fois en note la VO afin que les anglicistes puissent la goûter et surtout s'assurer que je ne travestis jamais le texte dans le but de servir mon argumentation.

Deux siècles après sa parution – le jour de l'An 1818 donc, telle une bonne résolution adressée à tous – cette allégorie de la création transgressive, qui est aussi une fable sur la responsabilité individuelle, reste plus que jamais d'actualité. Car nous voici embarqués dans un monde grisé de ses excès et de son sentiment de toute-puissance, et qui fonce à toute allure vers on ne sait quoi – un mur? Nous voici, dans cette fuite en avant, confrontés aux promesses et aux périls du transhumanisme. Nous voici aussi à l'ère de la post-vérité, où l'incantation vaut démonstration, où les fake news pullulent, où certains de nos plus hauts dirigeants racontent n'importe quoi à tout bout de champ. Où les nouvelles technologies flattent la facilité et le superficiel. Où les réseaux dits sociaux – que l'on traite comme des services publics alors qu'ils sont des outils internet de marchandisation du narcissisme qui trop souvent désocialisent ou déphasent les individus au profit de multinationales omnipotentes et oligopolistiques dont l'unique objectif est le profit maximal – instaurent le diktat de l'opinionisme et du quant-à-soi. Anesthésient l'esprit critique et favorisent le panurgisme. Nuisent à la lecture littéraire ou lecture de fond. Rabotent par conséquent l'horizon cognitif, car « c'est dans le mot que nous pensons » (Hegel).

Dans un tel contexte, n'est-il pas utile & urgent de replonger sous l'écume des jours et de revenir aux faits, à l'analyse, à la réflexion argumentée, au rationalisme critique? De retourner avec sérieux aux origines d'un mythe qui éclaire plus que jamais notre avenir, celui d'une Humanité qui à force de se réinventer (manipulations génétiques et cyborgisation, intelligence artificielle et robotisation, réification et commercialisation du vivant, digitalisation à tous crins) se dénature pour le meilleur et pour le pire, courant de plus en plus le risque de se perdre définitivement.

« Lorsque j'essaie de m'expliquer la naissance de cette passion qui par la suite régenta ma destinée, je la vois surgir, tel un ruisseau de montagne, de sources ignobles et presque oubliées ; mais elle gonfle au fur et à mesure pour devenir le torrent qui depuis lors a balayé toutes mes espérances et toutes mes joies. »

Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*

« Pour qu'une rêverie se poursuive avec assez de constance pour donner une œuvre écrite, pour qu'elle ne soit pas simplement la vacance d'une heure fugitive, il faut qu'elle trouve sa matière, il faut qu'un élément matériel lui donne sa propre substance, sa propre règle, sa poésie spécifique. »

Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*

« Le Rhin, fleuve providentiel, semble être aussi un fleuve symbolique. Dans sa pente, dans son cours, dans les milieux qu'il traverse, il est, pour ainsi dire, l'image de la civilisation, qu'il a déjà tant servie et qu'il servira tant encore. Il descend de Constance à Rotterdam, du pays des aigles à la ville des harengs, de la cité des papes, des conciles et des empereurs, au comptoir des marchands et des bourgeois, des Alpes à l'Océan, comme l'humanité elle-même est descendue des idées hautes, immuables, inaccessibles, sereines, resplendissantes, aux idées larges, mobiles, orageuses, sombres, utiles, navigables, dangereuses, insondables, qui se chargent de tout, qui portent tout, qui fécondent tout, qui englobent tout ; de la théocratie à la diplomatie, d'une grande chose à une autre grande chose.

Oui, mon ami, c'est un noble fleuve, féodal, républicain, impérial, digne d'être à la fois français et allemand. Il y a toute l'histoire de l'Europe considérée sous ses deux grands aspects, dans ce fleuve des guerriers et des penseurs, dans cette vague superbe qui fait bondir la France, dans ce murmure profond qui fait rêver l'Allemagne.

Le Rhin réunit tout. Le Rhin est rapide comme le Rhône, large comme la Loire, encaissé comme la Meuse, tortueux comme la Seine, limpide et vert comme la Somme, historique comme le Tibre, royal comme le Danube, mystérieux comme le Nil, pailleté d'or comme un fleuve d'Amérique, couvert de fables et de fantômes comme un fleuve d'Asie.

Fleuve-protée ; ceinture des empires, frontière des ambitions, frein des conquérants ; serpent de l'énorme caducée qu'étend sur l'Europe le dieu Commerce ; grâce et parure du globe ; longue chevelure verte des Alpes qui traîne jusque dans l'Océan. »

Victor Hugo, *Le Rhin*

Embarquement

Frankenstein a fêté ses deux cents ans en 2018.

C'est en effet en 1818 que parut cet inclassable roman d'une novice de vingt ans, un coup de maître qui procurerait au monde l'un de ses grands mythes modernes. C'est pourtant dès l'année 2016 que l'on célébra le bicentenaire de sa création. Ouvrages, conférences, symposiums, expositions, spectacles, émissions commémorèrent l'événement aux quatre vents, surtout du côté de Genève¹¹, car c'est là que l'histoire officielle, se basant sur les propres déclarations de Mary Shelley, localise l'origine de « l'étincelle d'existence¹² » qui donna naissance à son monstre universel.

Recontextualisons. En mai 1816, Mary Wollstonecraft Godwin, une post-adolescente en rupture de ban, née à Londres le 30 août 1797 de l'union de deux personnalités des lettres britanniques – l'essayiste pré-féministe Mary Wollstonecraft et le philosophe-romancier William Godwin –, part en lune de miel sur les rives du lac Léman. Une lune de miel un peu spéciale : Mary n'est pas encore l'épouse officielle mais la maîtresse illégitime d'un père de famille plus iconoclaste que respectable, le poète Percy Bysshe Shelley, vingt-trois ans et demi, avec lequel elle vient d'avoir un enfant (un petit William, né au mois de janvier). Le couple anticonformiste ne se sépare pas de Clara Mary Jane Clairmont *alias* Claire, la sœur cadette par alliance de Mary, qui n'est pas en reste : elle aussi va rejoindre son amant – c'est d'ailleurs elle qui a aiguillonné vers la Suisse « les Shelley¹³ ». Or cet amant n'est autre que le légendaire Lord

Byron, dont le parfum de scandale aux relents d'inceste et de sodomie se dissémine dans l'Europe entière... Sa réputation en Angleterre étant brisée à seulement vingt-huit ans, « Sa Majesté satanique » a choisi de se réfugier en Helvétie avec sa suite, dont un beau et brillant médecin fraîchement diplômé qu'il vient d'embaucher à son service : John William Polidori – qui comprendra assez vite sa douleur...

La Suisse est alors le pays de la liberté, de la révolution pacifique et républicaine, du bonheur rousseauiste cher à tous ces jeunes gens. Elle constitue pour Percy Shelley aussi une terre d'accueil, car lui-même est honni dans sa propre patrie, raison pour laquelle il l'a désertée sans état d'âme¹⁴. Cela lui fait un point commun de taille avec Byron, qu'il rencontre pour la première fois en chair et en os. Mais les deux poètes se lisaient déjà et s'estimaient mutuellement. *De visu* ils sympathisent, et s'entendront comme larrons en foire sur bien des plans : même sens de la provocation, même ironie mordante, mêmes idéaux politiques, un souci égal de la diététique, une attirance pour l'eau, une certaine misanthropie en partage, et bien entendu la passion de la fée *Poesy* – sans oublier la différence de tempérament qui crée le charme de l'altérité... Aussi la petite troupe d'exilés se réunira-t-elle très souvent chez le lord anglais, qui loue à partir du 10 juin une flamboyante demeure néo-classique à Cologny, sur les hauteurs cossues de Genève, avec vue imprenable sur le lac : la villa Diodati. Laquelle restera dans les annales de la littérature pour avoir vu naître *Frankenstein*...

Mary Godwin est alors vierge de toute publication, quand bien même s'escrime-t-elle à écrire depuis longtemps. Déjà dans l'enfance c'était son violon d'Ingres, mais son coup de foudre pour l'astre Shelley au printemps 1814 a tout changé : il a aiguisé son désir de produire une œuvre digne de son prodigieux pédigrée et de son nouveau mentor. Ce désir la lancine désormais – il lui tambourine le ventre comme les violents coups de pied d'un bébé qui n'en voudrait pas sortir... C'est dans cet esprit mais le cœur plutôt léger que la jeune femme s'embarque pour le Continent. Elle laisse derrière elle les huissiers (ces *men in black*

qu'elle déteste et redoute tant), un père acariâtre qui (tout libertaire qu'il se dise) enrage de la savoir fréquenter un homme marié, et une société corsetée (celle de la *Regency*) qui lui jette la pierre, voyant d'un plus mauvais œil encore cette relation adultérine. En partant pour la Suisse, Mary fuit donc ses problèmes. Mais elle emporte son plus grand *challenge* : accoucher enfin du coup de génie qu'on attend d'elle. Elle l'ouvrière de l'esprit dont l'audace et la persévérance impressionnent ses proches depuis ses tendres années¹⁵...

C'est donc à l'été 1816 qu'elle va enfin crier *Eurêka!* Voilà du moins ce qu'elle racontera quinze ans plus tard, à l'occasion de prolégomènes qu'elle rédigera pour l'édition définitive, refondue par ses soins, de son *magnum opus*.

Il est vrai qu'il règne rapidement dans la maisonnée de Cologny une atmosphère particulière faite de débats magico-scientifiques, de fantasmagories occultes et d'ébullition créative. Quoi de plus normal avec tous ces écrivains en cavale qui s'y coudoient, ce sang frais qui pulse dans leurs veines et dont Polidori imbibera bientôt la trame de son *Vampyre* (l'ancêtre de Dracula). Les rumeurs les plus folles, les plus croustillantes voire les plus graveleuses courent sur ces jeunes gens rassemblés autour du sulfureux Lord Byron et que des curieux par trop voyeurs traquent à la lorgnette depuis la rive opposée du Léman¹⁶!... Les calomnies qui les poussèrent à quitter le Royaume-Uni continuent donc de plus belle sur leur terre d'asile, et Genève censée être un carrefour intellectuel – Madame de Staël réside à côté – ne les motive guère, surtout Shelley¹⁷. Seuls les splendides paysages suisses les comblent. Mais la météo n'est pas au beau fixe et se détériore même brutalement. L'Éden tant fantasmé de l'Helvétie vire peu ou prou au purgatoire...

Aussi se replie-t-on sur le huis-clos de Diodati, dans ce manoir aux allures de paradis perdu, hanté par le spectre prestigieux de John Milton – à propos duquel une légende prétend qu'il y séjourna en 1639. Dehors le monde pleure maintenant *dans tous les sens du terme*, alors on passe son temps à le refaire. On spéculé sur le futur, on réinvente sa vie,

on défie la mort. On se divertit nuitamment de contes de revenants près d'un grand feu de cheminée tandis que la tempête gronde au-dehors. C'est un été quasi surnaturel tant il s'avère glacial et apocalyptique. Le déluge et ses inondations saccagent les récoltes du Vieux Continent tandis que divers canards et feuilles de chou annoncent un cataclysme planétaire. Des taches noires observées sur le Soleil ne disent rien qui vaille en effet... Et depuis l'Alsace se propage bientôt à l'international une prophétie qui tétanise la population : une pluie de feu va s'abattre sur la Terre. Une pluie biblique, semblable à celle qui détruisit Sodome & Gomorrhe...

Un vent de panique et d'effroi souffle tout à coup sur l'Europe. À partir de la mi-juin, on prie un peu partout pour conjurer le mauvais sort. On se presse dans les églises en Belgique. On s'affole à Naples, à Paris, en Allemagne. Les journaux et almanachs suisses se font les relais, et parfois même les apôtres, de ce contexte angoissant. Angoissant et stimulant pour de jeunes personnes en quête d'inspiration... Mais que sait-on réellement de tout cela à la villa Diodati ? dans cette tour d'ivoire aux belles dorures, où l'on vit entre-soi et coupé du monde, à l'abri de ses turbulences – de ses orages ?

Pour fendre l'ennui des interminables heures de pluie, on s'est à présent mis en tête d'ÉCRIRE des histoires de fantômes – des récits calqués sur le modèle de ceux ayant servi à animer les soirées-lectures. C'est pour tous un jeu d'enfants, sauf pour la quasi-débutante Mary Godwin, qui endure pendant des jours et des jours les affres de la page blanche... Mais bientôt les conversations entre Byron et Shelley roulent sur la nature du principe vital. On discute du galvanisme (la fameuse théorie sur l'électricité animale) et des expériences sur l'animation de la matière inerte. On évoque la conception d'un être artificiel (débat qui agite la communauté savante depuis la fin du XVIII^e siècle). Tout cela met la jeune femme dans l'ambiance et en émoi. L'étrangeté de la situation le dispute à son romantisme noir ; le scientisme des discussions, à leur mysticisme. Et quoique la narratrice n'en dise rien, dans le vaste

salon du manoir s'exhalent des vapeurs opiacées propices à toutes les hallucinations...

Justement : une nuit de juin – la chronologie exacte se dérobe pour l'instant – c'est le coup de théâtre : Mary Godwin fait une sorte de rêve éveillé qui lui dévoile à brûle-pourpoint et en un éclair le scénario du siècle. Dans sa chambre, allongée dans son lit, la tête sur l'oreiller, les yeux fermés, elle visualise en songe « le pâle étudiant en arts impies agenouillé à côté de la chose qu'il avait assemblée [...] ce hideux fantasme d'un homme étendu qui, sous l'effet de quelque moteur puissant, montrait des signes de vie et s'agitait d'un mouvement malaisé, presque vital¹⁸ ». Le concept-phare de son futur roman vient de tomber sur la jeune femme comme la foudre du ciel. Elle le couchera sur le papier dès le lendemain...

Voilà donc la jolie *story* que l'écrivaine expérimentée de trente-quatre ans brode avec brio pour expliquer comment fulgura en elle sa trouvaille de jadis. « Comment moi, alors jeune fille, en vins-je à concevoir et à développer une idée aussi hideuse¹⁹ ? » Elle répond sous la forme d'un paratexte aux accents gothiques, dramatiques & romanesques remarquablement ficelé. Trop beau pour être vrai à cent pour cent ? Jusqu'à quel point en effet l'auteur falsifia-t-elle la réalité afin de servir le marketing de sa fable horrifique, dont la réédition était prévue pour Halloween ? Elle « rédigea l'Introduction de 1831 afin d'aider les ventes du livre ; raconter la meilleure histoire possible importait davantage que de dire la vérité²⁰ », ose sa biographe la plus perspicace, Miranda Seymour, dont l'intuition fait exception à la règle et à la cohorte de ceux – et il faut y inclure la quasi-totalité des exégètes – qui prennent ce récit de la genèse pour argent comptant. Soutenue *mordicus* par d'innombrables fans et supporters, mille fois commentée depuis, cette histoire des origines est devenue presque aussi mythique que l'« hideuse progéniture²¹ » qu'elle est censée avoir engendrée. En faisant grand cas de sa vision onirique de l'été 1816, l'autrice préparait le terrain à la tradition critique et proposait un scénario idéal. Les éditeurs en useraient à qui mieux-mieux pour

promouvoir son livre²². Des romanciers tous azimuts en feraient leurs choux gras²³. Les journalistes les plus sagaces gôberaient ce morceau de bravoure²⁴. Même nos médias modernes s'en repaîtraient, à l'image du biopic par trop caricatural de la réalisatrice Haifaa Al-Mansour (*Mary Shelley*, 2017).

Car les circonstances de ce coup de génie sont cinématiques et théâtrales à souhait. Elles obéissent notamment à l'unité de temps et de lieu chère à la tragédie classique. Elles font la part belle à la nature qui environnait l'apprentie romancière de dix-huit ans ainsi qu'aux intempéries qui lui pourrèrent (du moins *gâtèrent*) cet été suisse 1816, le plus perturbé qu'on eût enregistré de mémoire d'hommes. C'est bien là, dans le canton de Genève et nulle part ailleurs, que jaillit « l'étincelle de vie » du monstre et du savant shelleyens. Ou pour le formuler en termes géocritiques : le contexte helvétique ne constitua pas seulement le cadre mais la « cellule germinale²⁵ » dont sortit *Frankenstein*. « On sait bien que l'idée du roman émergea à la villa Diodati, sur les bords du lac Léman, durant le tempétueux mois de juin 1816 », rappelle par exemple et comme une évidence l'universitaire Bill Phillips²⁶. On pourrait enfile les citations de cet acabit comme des perles : tous les experts s'accordent sur ce point ; cette thèse ne se discute plus ; elle fait consensus et autorité.

Elle oblitère cependant la force motrice que draina le Rhin dans la concrétion de l'œuvre dès 1814 : en août-septembre de cette année-là, pendant une douzaine de jours, une Mary Godwin en fuite avec son amant et en quête de sensations (littéraires) fortes transhuma sur les eaux rhénanes depuis Lucerne (en Suisse) jusqu'à la mer du Nord (en Hollande) avant de regagner l'Angleterre. L'adolescente s'élança à corps perdu sur le fleuve mythique & magnétique, épine dorsale de l'Europe culturelle, berceau de tant de royaumes imaginaires, surpuissant courant d'idées, catalyseur d'inspiration – *étincelle liquide* – pour les plus grands écrivains, peintres, musiciens (on songe en vrac à Hugo, Turner, Beethoven). « Le Rhin charrie l'or de la Légende, le sang de l'Histoire, [...] et depuis toujours les rêves des mystiques, des musiciens, des poètes, les septuples

ricochets de la fantaisie²⁷ » rappelle le barde alsacien Jean-Paul Klée. Il s'agit en effet, selon Michel Le Bris, du « grand fleuve de l'Imagination Créatrice²⁸ ». Or ses méandres et ses cités font expressément partie de la géographie de *Frankenstein*, où le héros éponyme emprunte à partir de Strasbourg le même trajet que sa conceptrice à l'été 1814. Mais deux siècles de silence ont comme ensablé le *locus* rhénan : l'Introduction de 1831 n'en faisant pas mention – et bien entendu la question se pose de savoir pourquoi –, les chercheurs n'ont guère prospecté de ce côté-là ou alors ils le firent sans grande conviction.

On s'étonne d'autant plus de leur négligence que le fleuve longeant l'Alsace trace une frontière naturelle entre la France et l'Allemagne, or la terre de Goethe et de Hoffmann (« le pays de Schiller et de Goethe²⁹ » dit Mary Shelley) est « depuis toujours, par excellence, la patrie du fantastique³⁰ ». Son folklore surnaturel, ses rites moyenâgeux de sorcellerie, son mouvement du *Strum und Drang* envoûtèrent les lettres britanniques à compter de la fin du XVIII^e siècle. À tel point que le romancier gothique irlandais Charles Robert Maturin pestait dès 1807 contre la saturation d'un marché de la peur où – c'est la métaphore qu'il emploie – se déversaient à flots des marchandises de contrebande littéraire importées d'outre-Rhin³¹. L'un des principaux responsables de ce « trafic » était Matthew Gregory Lewis, diplomate anglais à Weimar : dès 1796, il avait placé son *Moine* (*The Monk*) sous les auspices de la tradition allemande et son motif de la Nonne Sanglante censée hanter les ruines du château de Lauenstein³². La germanité de *Frankenstein* elle aussi crève les yeux, et ce dès le titre. Mais il paraît que l'évidence aveugle : comment donc le *Vater Rhein* en tant que source d'inspiration potentielle pour Mary Shelley a-t-il pu ne pas faire l'objet d'une prospection sérieuse, approfondie, objective ? Comme si, une fois encore, les explications données par l'autrice avaient suffi à étancher toutes les soifs et à élucider une fois pour toutes l'énigme de son coup d'éclat.

Soyons honnête jusqu'au bout : l'hypothèse rhénane est quelquefois avancée mais pour être aussitôt balayée sous le prétexte – inexact, comme

nous le verrons – qu’il s’agit d’une pure coïncidence ou qu’en 1816 le fleuve n’était plus pour la romancière qu’un souvenir sans importance sinon sans relief. L’excès inverse se produit également (quoique plus rarement) : on substitue l’invention spectaculaire à l’enquête scientifique par goût du sensationnel, la recherche du scoop à tout prix. Face à ces dérives, il faudrait prudemment se ranger à la version officielle, où le Rhin n’est jamais cité³³. C’est par conséquent la première fois dans la critique shelleyenne qu’une étude d’envergure, celle que je présente ici, se dédie à tester et attester cette hypothèse dont j’appréhendai assez vite la solidité mais dont je ne soupçonnais pas que le développement prendrait des proportions aussi monstrueuses que son sujet. Car l’on croyait bien avoir mis en lumière toutes les sources ayant irrigué Mary Shelley dans le surgissement de sa fiction...



Olivier Larizza photographié par Asseel Aloussi en 2025

L'auteur

Olivier LARIZZA (agrégé & docteur) est enseignant-chercheur (titulaire de la fonction publique d'État). Son domaine de spécialité académique est la littérature et la société britanniques du XIX^e siècle (sa thèse portait sur l'auteur gothique et pasteur irlandais Charles Robert Maturin 1780-1824). Après avoir démarré sa carrière à Strasbourg, il a été maître de conférences à l'Université des Antilles en Martinique pendant douze ans, et exerce depuis 2016 à l'IUT et à la Faculté des sciences humaines de Toulon (campus de La Garde). Il est également un essayiste polyvalent et un écrivain inattendu, qui s'illustre dans tous les genres littéraires. Natif de Moselle, il partage sa vie entre Toulon et Strasbourg.

Table

<i>Avertissement</i>	9
<i>En amont</i>	11
Embarquement	21
CHAPITRE I : Des origines en eaux troubles	29
Débuts lacustres ? Un jeu dans la tempête	30
Un scénario qui prend l'eau	41
Cascade de révélations en trompe-l'œil	55
Un nom-titre aux sources cachées	58
CHAPITRE II : La fulgurance fluviale inaugurale	71
Levée d'ancre/encre	71
<i>River monsters</i>	75
Escale à Frankensteintland	94
Premiers jaillissements romanesques	103
L'entourage éclaboussé	111
CHAPITRE III: Le périple rhénan de la réalité à la fiction	117
Un baptême nautique	117
Le ruissellement byronien	121
Des aventures navales	125
1816 ou le ressac du passé récent	136
Les sirènes de l'actualité	142
La résurgence de l'imaginaire médiéval rhénan	146

CHAPITRE IV : La magie inspiratrice du Nil de l'Occident	151
Le génie des flots	151
De l'eau d'ici à l'au-delà	158
La soif de savoir	167
<i>Die Burg am Rhein</i>	172
Être ou ne pas être... dans ces eaux-là	178
La source miraculeuse et autres histoires extraordinaires	190
Les mystérieux canaux de la connaissance	198
<i>La dernière goutte? Rencontre avec une figure de proue</i>	214
CHAPITRE V : Un inavouable secret? <i>The Monstrous Rhine</i>	229
Anguille sous roche?	230
Apologie d'un auteur à contre-courant	236
L'énergie de l'ogre-cataracte	249
La logique aquatique	260
Plongée finale	270
Débarquement	277
Notes & illustrations	291
Notes – En amont	292
Notes – Embarquement	294
Notes – Chapitre I : Des origines en eaux troubles	300
<i>Carte de géographie</i>	333
Notes – Chapitre II : La fulgurance fluviale inaugurale	334
Notes – Chapitre III : Le périple rhénan de la réalité à la fiction	368
Notes – Chapitre IV : La magie inspiratrice du Nil de l'Occident	395
Notes – Chapitre V : Un inavouable secret? <i>The Monstrous Rhine</i>	439
Notes – Débarquement	471
Bibliographie sélective	479
<i>En aval</i>	489
<i>L'auteur</i>	493

Disponible chez Andersen

Jean ALESSANDRINI

Sherlock Holmes compléments d'enquête (Sensations)

Laurent BAYART

Les Charmes du Val-d'Ajol (Évasion)

À pleins poumons (Confidences)

Marylène BERGMANN

Émotions (Illustra)

Jean-Marie BROM, Floriane DUPRÉ, André HATZ, Jean-Paul KLÉE,

Olivier LARIZZA

Fessenheim et le dogme nucléaire français (Réflexions)

Arnaud CAËL

Mon Ventoux (Sportitude)

Roger Federer jusqu'au bout de la nuit (Sportitude)

Joseph CONRAD, Stéphane GOUNEL

Le Comte (Confidences)

Michel HERLAND

L'Homme qui voulait peindre des fresques (Poésia)

La Mutine (Veracity)

Jean-Paul KLÉE

Kathédrali (Confidences)

Manoir des mélancolies (Confidences)

Marie-Jeanne LANGROGNET-DELACROIX

Le Pauvre Curé qui brûle (Humour)

Olivier LARIZZA

Le Rhin à la source de Frankenstein (Réflexions)

La Condition solitaire (Poésia)

La Mutation (Confidences)

L'Entre-Deux (Confidences)

L'Exil (Confidences)

Nouvel An à Bruxelles (Évasion)

Le Best-Seller de la rentrée littéraire (Humour)

Claudine MALRAISON

La Grange aux souvenirs (Confidences)

Elsa NAGEL

Le vent de Tanger rend fou (Évasion)

Gérard de NERVAL, Jean-Paul KLÉE, Olivier LARIZZA

Les Charmes de Baden-Baden (Évasion)

Pierre THIRIET

Mission impassible (Humour)

Pierre ZEIDLER

La flemme est l'avenir de l'homme (Humour)